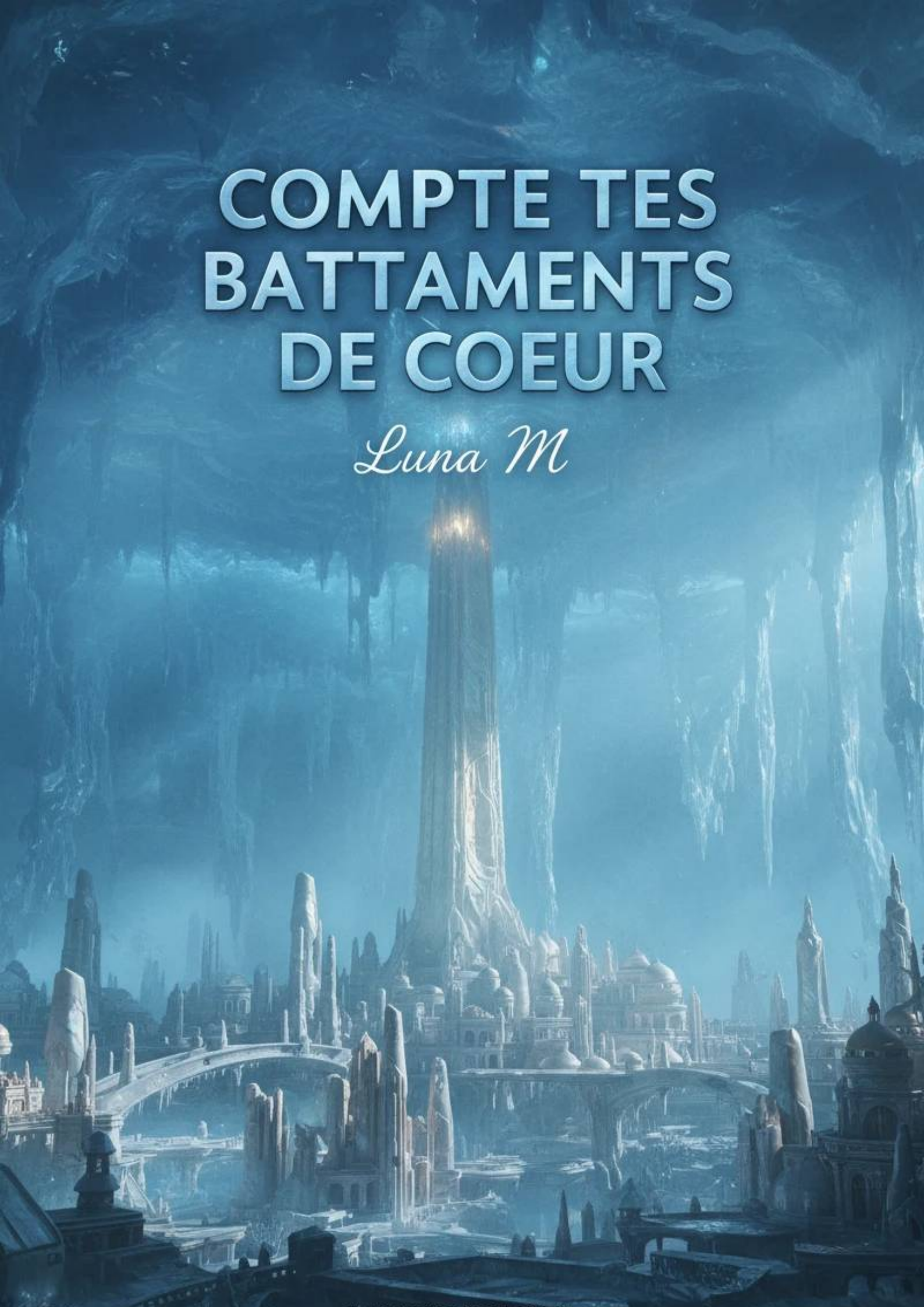


COMPTE TES BATTAMENTS DE COEUR

Luna M



Compte Tes Battements de Coeur

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Verdict de l'Azur	4
Chapitre 2 : L'Ombre du Capitaine	8
Chapitre 3 : Le Rite Cramoisi	12
Chapitre 4 : Le Silence de Rubis	17
Chapitre 5 : La Tour du Temps Liquide	22
Chapitre 6 : La Trahison de l'Ambre	28
Chapitre 7 : Le Vertige des Sons-Couleurs	32
Chapitre 8 : L'Agonie de l'Harmonie	36
Chapitre 9 : Le Grand Prisme Originel	41
Chapitre 10 : Le Premier Souffle Incolore	46

Chapitre 1

Le Verdict de l'Azur

L'haleine de l'Azur pesait sur Luminis comme un linceul de saphir liquide, transformant chaque mouvement en une nage laborieuse au sein d'une mer d'éther pétrifié. Sous la coupole d'un ciel dont la teinte évoquait le cœur d'un glacier millénaire, la cité de nacre semblait retenir son souffle, figée dans une léthargie ordonnée par la conscience chromatique de l'Aura. Les rues, pavées de nacre polie par des siècles de dévotion silencieuse, reflétaient cette lumière froide, et les habitants se déplaçaient avec la lenteur spectrale des algues sous-marines. Dans cette ville-coquillage, le moindre éclat de rire, la moindre précipitation, aurait été une note discordante, un blasphème contre la pureté de la Paresse Bleue.

Elara glissait parmi les silhouettes vaporeuses des pèlerins, sa silhouette frêle enveloppée dans une étoffe de brume grise. Ses yeux, d'ordinaire semblables à deux lacs tranquilles, étaient habités d'un orage sourd. À chaque battement de ses paupières d'opale, elle voyait le monde tel qu'il était réellement : un tissu de vibrations lumineuses, une tapisserie de fils d'argent et de mercure qui s'entrecroisaient dans le vide. Ces Fils de Trame, invisibles pour le commun des mortels, frémissaient sous l'influence du ciel, et Elara sentait leur tension, une vibration glaciale qui lui parcourait l'échine comme un frisson de givre.

Au détour d'une place où une fontaine de mercure immobile servait d'autel à la couleur régnante, un incident brisa la symphonie du silence. Un enfant, dont la robe de lin bleu se confondait avec l'ombre des colonnes, trébucha sur une arête de cristal. Le choc, bien que léger, fut une détonation dans l'immobilité de Luminis. Un cri de surprise, court et aigu comme une flèche de verre, s'échappa de ses lèvres. Aussitôt, l'Azur du ciel se fit plus dense, virant au cobalt sombre, un signe indubitable que

l’Aura percevait cette émotion de peur comme une impureté.

Elara s’arrêta, son cœur martelant contre sa poitrine un rythme qui, s’il était entendu, lui vaudrait la mort. Elle vit l’enfant s’effondrer, non pas de douleur, mais sous le poids de la métamorphose. Le bras du petit garçon, qui avait heurté le sol, ne saignait pas. À la place de la chair rosée, une constellation de points brillants apparut, s’étendant avec une rapidité cruelle. Le quartz, translucide et tranchant comme une promesse de silence éternel, dévorait déjà le poignet de l’innocent, remontant vers le coude en une floraison minérale terrifiante. Les passants, transformés en statues de crainte respectueuse, ne détournèrent même pas le regard, leurs visages demeurant des masques de marbre, car le Rite exigeait que l’on accepte la cristallisation comme une grâce finale.

Mais Elara ne connaissait pas la soumission des pierres. Ses doigts, tachés d’une encre argentée qui semblait luire à travers ses gants, s’agitèrent dans l’air froid. Elle ne vit plus la place, ni les silhouettes indifférentes, ni même l’enfant en pleurs. Elle ne vit que les Fils de Trame, ces cordes de harpe cosmique qui s’étaient emmêlées autour du bras de la victime, étranglant le flux de la vie pour y injecter la rigidité du joyau.

S’avançant d’un pas qui défiait la pesanteur du Verdict, elle se pencha sur l’enfant. Le contact de sa main sur l’épaule du garçon fut comme une goutte de rosée sur une feuille de métal. Elara ferma les yeux, et dans l’obscurité de sa vision, elle saisit les filaments de mercure qui flottaient devant elle. D’un geste d’une précision d’orfèvre, elle pinça une corde invisible.

Le son ne fut pas audible par les oreilles humaines, mais il résonna dans la structure même de la réalité. C’était une note d’or, une vibration de feu doux qui trancha la froideur de l’Azur. Elara tressa les fils entre ses doigts, manipulant la trame de l’Aura avec l’audace d’un dieu rebelle. Elle sentit la résistance de l’air, cette pression immense qui cherchait à briser ses os, mais elle persista, murmurant des paroles oubliées, des mots de l’ancien monde où les couleurs n’étaient pas des geôliers.

Sous ses doigts, le miracle se produisit. Le quartz qui emprisonnait le bras de l'enfant commença à se liquéfier, redevenant une sueur de lumière avant de s'évaporer en une brume de nacre. La chaleur revint dans les veines du garçon, et sa peau retrouva la souplesse du pétale. C'était une anomalie, un accroc dans le tissu parfait du Rite, une poche de vie palpitante au milieu d'un océan de mort immobile.

L'enfant la regarda, ses yeux écarquillés par une gratitude muette, mais Elara n'eut pas le temps de savourer sa victoire. Un changement radical s'opéra dans l'atmosphère. L'Azur du ciel, offensé par cette dissonance, se mua en un indigo profond, presque noir, strié de veines d'un violet électrique. C'était le cri de l'Aura, une alarme chromatique qui réveilla les sentinelles de la cité.

Au bout de l'avenue des Murmures, des silhouettes émergèrent des replis de la lumière. Les Gardiens de l'Harmonie s'avançaient, leurs armures de verre poli reflétant l'indignation du ciel. Ils ne marchaient pas, ils semblaient glisser sur une onde de choc invisible, leurs lances de cristal pointées vers le point de rupture que représentait Elara. Leurs visages, dissimulés derrière des visières d'obsidienne, n'exprimaient aucune colère, seulement la froide détermination de ceux qui nettoient une souillure sur un miroir.

Elara se redressa, sentant le poids des regards des Gardiens peser sur elle comme des enclumes d'argent. Elle savait que la trace de son geste flottait encore dans l'air, une traînée de lumière interdite que seul un aveugle ne verrait pas. L'enfant, comprenant le danger, se glissa dans l'ombre d'un porche de corail, disparaissant comme un songe au réveil.

Elle était seule désormais, face à la majesté implacable de l'ordre chromatique. Le vent se leva, un vent bleu qui portait en lui le chant des sirènes et le froid des abysses. Les Gardiens se rapprochaient, formant un cercle parfait, une géométrie de mort autour de la Tisseuse de Vide. Elara posa sa main sur la sacoche de cuir suspendue à

sa hanche, là où sommeillaient des fragments de prismes anciens. Elle ne craignait pas la cristallisation de ses membres, car son esprit habitait déjà les interstices de l'univers, là où les couleurs fusionnent dans l'unité du blanc originel.

Alors que le premier Gardien levait sa main gantée de quartz pour prononcer le verdict du silence, Elara vit une vibration inhabituelle dans la trame, juste derrière lui. Un fil d'une couleur qu'elle n'avait jamais vue — une nuance d'ambre mêlée de sang — s'étira brusquement, fendant l'oppression de l'Azur comme un éclair dans la nuit. Elle comprit alors qu'elle n'était pas la seule à observer les battements de cœur de l'invisible. Dans l'ombre d'une tour de nacre, une autre présence s'agitait, une dissonance plus profonde encore que la sienne, et le destin d'Orizon commença à se craqueler comme un verre trop fin sous le poids d'un chant trop puissant.

Chapitre 2

L'Ombre du Capitaine

L'indigo de l'Aura coulait sur les dômes de nacre comme une huile lourde et parfumée, imposant aux bas-fonds d'Orizon un silence de cathédrale engloutie. Sous cette voûte d'outremer, les ruelles spiralées, semblables à l'intérieur d'un immense coquillage pétrifié, exhalaient des vapeurs d'opale. Kaelen progressait dans ce labyrinthe de reflets avec la précision d'un prédateur de verre, ses bottes de cuir souple ne tirant aucun son du sol poli par des siècles de dévotion chromatique. Son uniforme de Gardien, sombre comme une nuit sans lunes, semblait absorber la faible lueur des lanternes de corail suspendues aux façades. Sous son gantelet gauche, une brûlure froide lui rappelait sa trahison physique : le quartz grignotait sa chair, transformant ses veines en un réseau de racines translucides et rigides. Il était une statue en devenir, un poème de pierre s'écrivant dans le secret de ses muscles.

L'anomalie flottait devant lui, invisible pour le commun des mortels, mais éclatante pour ses sens affûtés par la peur de sa propre fin. Elle laissait derrière elle un sillage de poussière d'argent, une déchirure dans la trame de l'Azur. Elara. Le nom résonnait dans l'esprit de Kaelen comme une note dissonante dans une symphonie trop parfaite. Il la vit enfin, silhouette frêle au détour d'une arche de nacre sculptée en forme de vague. Elle ne courait pas ; elle glissait entre les courants d'air, ses doigts effleurant les parois comme pour lire une partition secrète inscrite dans la roche. Ses cheveux, d'un blanc de lait de lune, flottaient derrière elle malgré l'absence de vent, défiant la gravité de ce monde de plomb et de lumière.

Kaelen accéléra, son manteau claquant comme l'aile d'un corbeau blessé. Chaque pas était une lutte contre la raideur de son épaule, où le cristal avait déjà conquis l'articulation. Il la suivit dans une impasse dont le fond se perdait dans les brumes

d'un iris mourant. Là, le ciel s'était fendu d'une veine pourpre, signe que l'Aura s'irritait de cette présence indocile. La Tisseuse de Vide s'arrêta devant un mur de corail blanc, ses mains levées vers l'invisible. Elle semblait pincer des cordes de harpe faites de pur néant. Autour d'elle, l'air se mit à vibrer, à se plisser comme la surface d'un lac sous l'orage.

— Arrêtez, murmura Kaelen, sa voix n'étant qu'un froissement de soie ancienne. Le Rite ne pardonne pas la mélodie que vous composez.

Elara se retourna. Ses yeux, deux orbes de mercure changeant, se fixèrent sur le Gardien. Elle ne montrait aucune terreur, seulement une tristesse infinie, une mélancolie de ciel d'automne.

— Vous ne voyez pas les cordes, Gardien, répondit-elle, et sa voix était le chant d'un ruisseau sous la glace. Vous ne voyez que la cage. Mais la cage commence à pousser en vous, n'est-ce pas ? Je l'entends. Votre bras chante la chanson de la terre qui se souvient du feu.

Kaelen bondit, ignorant la douleur qui irradiait de son flanc. Il devait la saisir, la ramener au Prisme Originel pour qu'elle soit purifiée par la lumière blanche, ou bien l'étouffer ici même pour protéger son propre secret. Il projeta sa main gantée vers son épaule, mais au moment où ses doigts se refermèrent sur le bras de la tisseuse, un éclair de couleur impossible — une nuance de vert-abysse mêlée de foudre — déchira l'obscurité de l'impasse.

Le contact fut un séisme de lumière.

Le bras de cristal de Kaelen, caché sous l'étoffe de son uniforme, entra en résonance brutale avec les Fils de Trame que manipulait Elara. Ce n'était plus une capture, c'était une fusion. Le quartz qui dévorait le Gardien se mit à briller d'une lueur intérieure, pulsant au rythme des battements de cœur de la jeune femme. La douleur

disparut, remplacée par une sensation d'immensité terrifiante. Kaelen vit, à travers les yeux d'Elara, la cité d'Orizon non plus comme une merveille de nacre, mais comme un cadavre de nénuphar dont les racines aspiraient la vie du monde pour nourrir un ciel vorace.

Les fils d'argent qui entouraient Elara s'enroulèrent autour du bras de cristal de Kaelen, s'y incrustant comme des lierres de diamant. La matière minérale et la trame invisible se parlaient dans un langage de fréquences pures, une langue ancienne que les hommes avaient oubliée avant que la première couleur ne tombe du firmament. Kaelen sentit son esprit s'étirer, devenir aussi vaste que la brume, aussi tranchant que le givre. Il voyait désormais les courants chromatiques qui irriguaient les murs, les prières pétrifiées des habitants, et surtout, le lien indissoluble qui l'unissait à cette paria. Ils n'étaient pas deux êtres distincts, mais deux notes appartenant à la même dissonance interdite.

— Vous... qu'avez-vous fait ? hoqueta-t-il, incapable de lâcher prise, alors que son bras semblait devenir un pont de lumière liquide.

— Je n'ai rien fait, murmura Elara, son visage tout proche du sien, l'iris de ses yeux tournoyant comme une nébuleuse. C'est l'univers qui se reconnaît. Votre cristal n'est pas une maladie, Kaelen. C'est une graine de réalité qui refuse de mentir au ciel.

L'Aura, au-dessus d'eux, hurla sa colère. Le ciel vira au noir de jais, strié de veines d'un or cruel. Les murs de nacre de l'impasse commencèrent à suinter une substance ambrée, une larme du monde prête à les figer pour l'éternité dans un bloc d'ambre parfait. La pression devint insoutenable. Les Fils de Trame s'agitèrent comme des serpents de lumière, cherchant une issue.

Kaelen sentit la volonté de l'Aura peser sur ses épaules comme une montagne de saphir. Il était un Gardien, un instrument de l'ordre, mais la vibration qui parcourait son bras de quartz était plus puissante que tous les décrets célestes. C'était une

promesse d'aurore dans un monde condamné au crépuscule. D'un geste instinctif, guidé par une force qui ne lui appartenait plus, il ne repoussa pas la tisseuse, mais l'attira contre lui. La résonance redoubla d'intensité, créant autour d'eux une bulle de silence absolu, un vide chromatique où même la fureur du ciel ne pouvait pénétrer.

Dans cet interstice de temps, là où les couleurs fusionnent dans l'unité du blanc originel, Kaelen comprit que sa vie d'esclave de l'harmonie était terminée. Sous ses doigts, le corps d'Elara n'était plus seulement de la chair et de l'os, mais une source de chaleur cosmique, un foyer contre lequel il devait protéger sa propre pétrification.

— Ils arrivent, souffla-t-elle contre son armure, alors que le bruit de bottes de cristal résonnait au loin, multiplié par l'écho des parois de nacre. Les autres Gardiens. Ils ne verront que deux ombres à effacer.

Kaelen regarda son bras de cristal. Il n'était plus une infirmité. Il était devenu une arme, une clé, une branche de l'arbre monde qui repoussait à travers lui. Il serra les doigts, et pour la première fois, il ne sentit pas la résistance de la pierre, mais la souplesse du possible. Il leva ses yeux vers le ciel noir et, dans un acte de rébellion pure, il imagina une couleur qui n'existait pas encore, une nuance d'espoir sauvage qu'il projeta dans la trame.

L'impasse s'illumina d'une lueur de nénuphar électrique, et alors que les premiers Gardiens franchissaient l'arche, ils ne trouvèrent qu'une brume d'argent qui s'effilochait dans l'air froid. Elara et Kaelen avaient glissé entre les battements de cœur du monde, là où les fils se croisent et où l'ombre du capitaine ne suit plus aucun maître, hormis le chant des étoiles oubliées. La nacre resta silencieuse, gardant en son sein le secret de cette résonance qui, quelque part dans les profondeurs de la cité, venait de faire craquer le premier prisme de l'éternité.

Chapitre 3

Le Rite Cramoisi

L'aurore ne se contenta pas d'effleurer les cimes d'ivoire de la cité de nacre ; elle les déchira d'un coup de griffe écarlate, une balafre de rubis qui s'étendit d'un horizon à l'autre comme une grenade trop mûre éclatant sous la pression du vide. Le ciel, qui l'instant d'avant n'était qu'une soie pâle et incertaine, s'empourpra d'une ferveur de sang et de soufre. C'était le Cramoisi, la respiration lourde de l'Aura, un décret chromatique qui ne souffrait aucune tiédeur. À Orizon, la couleur était une loi, et ce matin-là, la loi exigeait l'incandescence.

Elara sentit la vibration avant même de la voir. Sous ses paupières closes, les Fils de Trame s'agitèrent, devenant des cordes de harpe rougies au feu, vibrant d'une note si basse qu'elle faisait trembler la moelle de ses os. Elle ouvrit les yeux, et l'iris de ses prunelles vira au vermillon une seconde exacte avant que la première vague de chaleur ne frappe les remparts de cristal. À ses côtés, Kaelen poussa un gémissement étouffé. Son bras gauche, celui où la cristallisation avait déjà commencé à tracer ses arabesques de silice, irradiait d'une lueur interne, comme si une étoile morte s'était réveillée sous son derme. Les fleurs de quartz qui perçaient sa peau semblaient boire la lumière rouge, se gorgeant de cette exigence de violence qui descendait des nuées.

— Le Rite commence, murmura Elara, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vent dans une cathédrale de verre. L'air devient du vin, Kaelen. Si nous restons ici, il nous noiera.

Dans les rues de la cité-prisme, le silence de l'aube fut rompu par un cri choral, un hymne barbare qui s'élevait des places publiques. Les habitants, d'ordinaire si graciles et éthérés, sortaient de leurs demeures de nacre, les yeux révoltés, injectés de

cette même teinte qui dévorait le firmament. Ils ne marchaient plus ; ils dansaient une chorégraphie de prédateurs, leurs membres mus par la volonté omnisciente de l’Aura. Pour que le ciel reste rouge, pour que le cycle ne s’effondre pas dans le gris de l’oubli, une offrande de sève humaine était requise. La pureté esthétique exigeait son tribut de chaleur organique.

Kaelen se redressa, sa stature de Gardien de l’Harmonie luttant contre la torsion de ses propres fibres. Son uniforme d’argent était désormais maculé de reflets de sang. Il regarda ses mains : les jointures étaient pétrifiées dans une pose hiératique. Il sentait le chant de l’Aura tambouriner contre ses tempes, lui ordonnant de saisir Elara, de l’offrir au Prisme Central pour que la couleur soit éternelle. Il était le bras séculier de cette beauté cruelle, l’instrument de la splendeur du monde.

— Je vois les fils, Kaelen, s’écria Elara en saisissant son poignet de cristal. Ils se resserrent autour de ton cœur. Ils sont comme des lianes de corail qui cherchent à t’étouffer. Ne regarde pas le ciel ! Regarde l’ombre, regarde le vide que je tisse !

Elle étendit ses doigts tachés d’encre argentée et, dans un geste de blasphème sublime, elle pinça l’air. Un son de cristal brisé résonna. Elle venait de dévier un courant de l’Aura, créant une poche de silence chromatique autour d’eux. Pendant un instant, le rouge s’effaça pour laisser place à une pénombre de nénuphar, une zone de répit où la folie ne pouvait pénétrer.

Kaelen haleta, l’emprise de la trame se relâchant sur ses muscles. Ses yeux retrouvèrent leur clarté d’ambre. Il vit la cité s’embraser. Sur la place du Grand Prisme, les premiers sacrifices commençaient. Ce n’était pas un massacre, c’était une œuvre d’art vivante : des corps s’entrelaçaient dans des postures de douleur sculpturale, le sang s’écoulant selon des motifs géométriques parfaits pour nourrir les racines de la ville. Les Gardiens, ses frères, menaient la procession avec une grâce terrifiante, transformant l’agonie en une symphonie visuelle.

— Je ne peux plus être leur ciseau, dit Kaelen, sa voix craquant comme une pierre gelée au soleil. Si je reste un Gardien, je redeviens une statue. Si je pars, je deviens un déserteur du destin.

— Tu seras un chant libre dans un monde de silence, répondit Elara en l’entraînant vers les galeries de vent qui menaient aux faubourgs.

Ils s’élancèrent à travers les jardins pétrifiés, là où des fontaines de mercure projetaient des jets de lumière rouge vers les nuages. Chaque pas était une lutte contre la gravité esthétique de la cité. Les arches de nacre semblaient s’abaisser pour leur barrer la route, les reflets des miroirs d’obsidienne cherchaient à capturer leurs âmes pour les figer dans le temps. Derrière eux, un groupe de citoyens-danseurs les repéra. Ils ne criaient pas de haine ; ils souriaient d’un sourire de porcelaine, leurs doigts s’allongeant comme des griffes de verre pour ramener les fugitifs dans l’harmonie du Rite.

Kaelen sentit son bras cristallisé pulser violemment. La branche de silice qui poussait à travers son épaule s’étendit soudain, devenant une lame de quartz translucide. Ce n’était plus une infirmité, c’était une arme de lumière sauvage. D’un mouvement fluide, il trancha l’air devant lui. L’énergie accumulée par le Cramoisi dans ses propres veines se libéra en un arc de foudre rubis, pulvérisant une porte de verre opalin qui leur barrait le passage.

— La pierre en moi... elle n’obéit plus au Rite, souffla-t-il, stupéfait par la puissance de sa propre déliquescence.

— Elle obéit à ton sang, pas à la lumière, dit Elara. Vite, la Trame s’effiloche !

Ils débouchèrent sur le Pont des Soupirs de Cristal, une structure arachnéenne suspendue au-dessus d’un abîme de brume incandescente. En dessous, les nuages de l’Aura bouillonnaient comme une mer de lave. Au bout du pont, l’immense herse de

diamant de la cité commençait à descendre, mue par les rouages invisibles de la conscience planétaire. Le ciel devint d'un rouge plus sombre, presque noir, une nuance de venaison céleste qui annonçait l'apogée du sacrifice.

La folie meurtrière de la ville atteignit son paroxysme. Des silhouettes drapées de pourpre les poursuivaient sur le pont, leurs mouvements étant une traînée de flou artistique. Kaelen se retourna, ancrant ses pieds de pierre dans le sol de cristal. Il leva son bras de quartz vers le dôme sanglant. Il ne chercha pas à frapper les poursuivants, mais à défier la couleur elle-même. Dans un effort qui fit craquer chaque articulation de son corps, il projeta sa propre douleur, sa propre pétrification, dans les Fils de Trame que Elara lui désignait du doigt.

Un craquement tellurique ébranla la structure. Le pont ne se brisa pas ; il changea de nature. Sous l'impulsion de la volonté de Kaelen, le cristal devint une ronce de diamant, une barrière d'épines transparentes qui s'élança vers le ciel, emprisonnant les poursuivants dans une forêt de givre éternel.

Ils franchirent la herse au moment précis où elle touchait le sol dans un fracas de tonnerre argenté. Derrière eux, la cité de nacre n'était plus qu'un joyau sanglant, une prison de lumière où l'humanité se dissolvait dans l'extase de sa propre destruction.

Elara et Kaelen se retrouvèrent sur les pentes de schiste qui menaient aux terres sauvages. L'air ici était différent, moins dense, chargé d'une odeur de terre ancienne et d'ozone. Elara leva les yeux. Le ciel, bien que toujours marqué par les cicatrices du Rite, commençait à laisser filtrer des nuances d'indigo et d'ambre, des couleurs qui n'appartenaient à aucun décret, des couleurs de liberté.

Kaelen regarda son bras. La croissance de quartz ne s'était pas arrêtée, mais elle semblait s'être apaisée, ses reflets étant désormais ceux d'un lac sous la lune plutôt que ceux d'un brasier. Il n'était plus tout à fait homme, il n'était plus un Gardien, il était un fragment du monde en marche.

— Le prisme originel nous attend au bout de ce désert de couleurs, murmura Elara, serrant sa main de pierre dans sa main de chair. Le prochain battement de cœur de l'univers sera le nôtre, ou il sera le dernier silence.

Ils s'enfoncèrent dans la brume, deux ombres fuyant la splendeur pour trouver la vérité, tandis que derrière eux, Orizon continuait de briller de mille feux cruels sous son dôme de sang.

Chapitre 4

Le Silence de Rubis

Le brouillard se déchira comme un linceul de soie ancienne, révélant un horizon où la lumière ne tombait pas, mais infusait l'espace telle une encre de pourpre versée dans une coupe de cristal. Ils franchirent le seuil du Jardin des Pétrifiés à l'instant précis où l'Aura basculait dans sa phase de Rubis, une transition d'une violence chromatique si pure qu'elle semblait faire saigner le silence. Ici, le vent n'avait plus de voix ; il n'était qu'un frisson de poussière de grenat glissant sur des surfaces d'une lissitude absolue. Le sol, tapissé d'une mousse de lichen minéral, craquait sous leurs pas avec le son cristallin de verres brisés, chaque éclat renvoyant le reflet de leurs visages déformés par l'appréhension.

Elara avança la main, ses doigts tachés d'argent frémissant dans l'air lourd. Devant elle se dressait une forêt de formes immobiles, des silhouettes d'une grâce insoutenable, figées au milieu d'un geste, d'un souffle, d'un cri. Ce n'étaient pas des sculptures taillées dans la roche par la main de l'homme, mais des êtres dont le sang avait été transmuté en essence de corail. Un homme, les bras tendus vers un firmament invisible, semblait retenir une cascade de lumière qui s'était tarie depuis des éons. Une femme, agenouillée, protégeait un vide où devait autrefois se trouver un enfant, ses larmes changées en perles de quartz dur, éternellement suspendues à la courbe de ses pommettes opalescentes.

Kaelen marchait à ses côtés, son pas lourd trahissant la progression de la gangue minérale qui dévorait son flanc. Son bras de quartz captait l'éclat rubis du ciel, le transformant en une pulsation interne, un cœur de lumière piégé dans une prison géométrique. Il ne regardait pas les statues ; il regardait l'invisible, ses sens de Gardien alertés par la densité surnaturelle de l'atmosphère.

— Ce lieu n'est pas un cimetière, murmura-t-il, et sa voix résonna comme le choc de deux lames de silex. C'est une respiration suspendue.

Elara ferma les yeux. Elle ne voyait plus les formes de pierre, mais les Fils de Trame qui s'entrecroisaient dans l'éther, tels des courants de mercure invisible naviguant entre les corps pétrifiés. Ces fils étaient d'un rouge sombre, presque noir, vibrant d'une fréquence qui faisait mal aux dents. Elle étendit ses perceptions, laissant son esprit s'effiloche pour épouser la courbe des ondes. Elle vit alors ce que personne ne devait voir : les fils ne s'arrêtaient pas aux statues. Ils s'y engouffraient, tourbillonnaient dans les poitrines de cristal avant de ressortir, chargés d'une lueur résiduelle.

Elle s'approcha de la femme agenouillée. La surface de la peau de la statue était chaude, d'une chaleur animale, souterraine, comme si un foyer brûlait encore sous des lieues de glace. Elara leva ses mains d'argent et, avec la délicatesse d'une harpiste s'appêtant à réveiller une mélodie oubliée, elle pinça l'air.

Le premier fil qu'elle toucha émit une note de violoncelle brisé. Soudain, le jardin disparut.

Elle ne voyait plus le ciel de Rubis, mais un après-midi d'ambre doré. Elle sentait l'odeur du pain chaud et du jasmin mouillé par une pluie d'été. Elle entendait le rire d'un enfant, un son clair comme une source de montagne. Elle ressentit la panique soudaine, le ciel virant brusquement au cramoisi, le décret de l'Aura tombant comme un couperet de lumière. La femme — elle s'appelait Lyra, le nom flottait dans la trame comme une bulle de savon — n'avait pas eu le temps de s'enfuir. Elle s'était jetée au sol, priant pour que sa chair devienne bouclier. Et alors, le froid. Un froid venu du cœur des étoiles, figeant ses cellules, transformant son dernier cri en une gemme de silence.

Elara lâcha le fil, chancelante. Ses yeux s'ouvrirent sur la réalité de rubis, inondés de larmes qui brillaient comme du mercure.

— Ils sont là, Kaelen, hoqueta-t-elle. Ils ne sont pas morts. Ils sont... piégés dans la seconde précise où le monde s'est arrêté pour eux. C'est une éternité de terreur, compressée dans un seul instant de quartz.

Kaelen posa sa main de chair sur l'épaule de la jeune femme, mais son regard restait fixé sur les profondeurs du jardin, là où les ombres devenaient des puits de ténèbres pourpres.

— Le Rite Céleste ne tue pas le mouvement, il l'emprisonne pour nourrir l'Aura, dit-il d'une voix sourde. Chaque statue est une pile d'énergie émotionnelle. Le prisme se nourrit de leur stase.

Elara se remit debout, son visage se durcissant sous la lueur des cieux. Elle ne voyait plus des victimes, mais une symphonie de souvenirs attendant d'être libérés. Elle s'avança plus profondément dans le labyrinthe des pétrifiés, ses mains s'agitant maintenant avec une frénésie ordonnée. Elle ne se contentait plus d'effleurer les fils ; elle les tressait. Elle saisit un courant de peur bleue issu d'un vieillard figé dans une course vaine et le lia à un filament de regret émeraude s'échappant d'une jeune fille aux cheveux de verre.

À chaque croisement de fils qu'elle opérait, le jardin s'animait d'un murmure spectral. Ce n'était pas encore du son, mais une vibration de la réalité elle-même. Les reflets de rubis sur les statues commencèrent à danser, à se détacher des formes pour former des spectres de lumière qui rejouaient, en boucle, les derniers instants de leurs vies de chair. Une danse de fantômes chromatiques s'éleva entre les arbres de cristal, une procession de souvenirs arrachés au néant par les doigts d'argent de la Tisseuse.

Kaelen sentit son bras de quartz vibrer en sympathie avec cette cacophonie de

lumière. La douleur était fulgurante, comme si mille aiguilles de diamant perçaient sa moelle. Il tomba à genoux, son côté cristallisé brillant d'un éclat insoutenable.

— Elara... arrête... le jardin... il se réveille...

Mais Elara était ailleurs. Elle était devenue le centre d'un vortex de Fils de Trame. Elle entendait maintenant des milliers de voix, un océan de pensées qui s'écrasait contre les parois de son esprit. Elle voyait l'histoire d'Orizon avant la tyrannie de l'Aura, une époque où les couleurs étaient libres, où le bleu n'imposait pas la léthargie et où le rouge était le signe de la passion, non du sacrifice. Elle puisa dans cette archive de douleurs et de joies pétrifiées, cherchant le chemin, la faille, le secret du Prisme Originel.

Soudain, le ciel de Rubis pulsa. Un battement de cœur cosmique secoua les fondations du monde. L'Aura venait de ressentir le blasphème. La couleur du ciel passa d'un rouge profond à un écarlate électrique, une teinte de colère pure qui semblait vouloir calciner jusqu'à la pensée des fugitifs. Les statues commencèrent à vibrer, un gémissement minéral s'élevant de leurs poitrines de quartz, un son si aigu qu'il fit éclater les lichens de verre au sol.

Elara vit un fil d'une brillance aveugle, un fil qui ne venait d'aucune statue mais plongeait directement dans les entrailles de la terre, là où le Noyau d'Iris devait palpiter dans sa cage de vent. C'était le fil conducteur, la veine jugulaire du monde. Elle s'en saisit à deux mains, ignorant la brûlure qui consumait sa peau opaline.

— Je vous entends ! cria-t-elle vers les silhouettes de pierre. Je porte vos battements de cœur !

D'un geste sec, elle tira sur le fil, non pour le rompre, mais pour y injecter toute la dissonance des souvenirs qu'elle avait tissés. Une onde de choc chromatique se propagea le long de la trame, une décharge de couleurs interdites — de l'indigo

sauvage, de l'ocre rebelle, du vert de mousse vivante — qui remonta vers le firmament.

Le ciel d'Orizon vacilla. L'espace d'un cillement, le rouge s'effaça devant un gris de nuage orageux, une couleur neutre, une couleur de silence véritable.

Le jardin retomba dans un calme de cathédrale. Kaelen se releva avec difficulté, sa peau de quartz désormais marbrée de veines d'un bleu profond, apaisée par la manipulation d'Elara. Autour d'eux, les statues n'étaient plus seulement des formes ; elles semblaient avoir retrouvé une sorte de dignité tragique, leur stase n'étant plus une prison mais un sommeil dont la Tisseuse venait d'écrire la première note du réveil.

— Nous devons partir, dit Elara, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vent sur l'eau. L'Aura sait que nous avons volé ses secrets. Le prochain battement de cœur sera une tempête.

Ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt de rubis, laissant derrière eux des milliers de cœurs de pierre qui, pour la première fois depuis des siècles, recommençaient à compter les secondes. Au-dessus d'eux, le ciel pensait sa plaie écarlate, mais l'indigo que la Tisseuse avait invoqué restait là, une petite tache de liberté dans l'océan de la tyrannie chromatique, guidant leurs pas vers le centre du monde où le prisme attendait, affamé et magnifique.

Chapitre 5

La Tour du Temps Liquide

La forêt de rubis s’effaça dans un souffle de poussière vermeille, cédant la place à une plaine de silence où la terre elle-même semblait avoir renoncé à sa dureté. Devant Elara et Kaelen, la Tour du Temps Liquide se dressait non comme un édifice de pierre, mais comme une larme de soleil suspendue entre les nuages et le sol, une spirale d’ambre translucide qui ondulait au gré des courants étherés. Elle ne reposait sur rien de stable ; sa base s’enroulait sur elle-même tel un serpent de verre, dévorant l’horizon pour le recracher en vagues d’or pâle. L’air y était épais, chargé d’un parfum de résine ancienne et de souvenirs oubliés, une atmosphère si dense que chaque pas de Kaelen laissait une traînée de sillage bleuté dans le saphir de son agonie minérale.

Le Gardien de l’Harmonie vacillait, sa jambe gauche désormais entièrement transformée en un pilier de quartz étincelant, veiné de cet azur interdit que les doigts d’Elara avaient éveillé. Il ne marchait plus, il glissait sur la réalité, son corps devenant une statue qui refusait encore de se figer. Elara, dont les doigts d’argent palpaient dans l’ombre de ses manches, sentait les Fils de Trame s’étirer et se tordre ici avec une paresse écœurante. Les courants de l’Aura ne vibraient pas dans cette plaine ; ils stagnaient comme une eau croupie dans un calice précieux.

Lorsqu’ils franchirent le seuil de la tour, qui se liquéfia pour les laisser passer avant de reprendre la consistance d’un diamant mou, le silence devint absolu. À l’intérieur, les parois ruisselaient de lumière ambrée. Des bulles d’air, prisonnières depuis des éons, contenaient des fragments de scènes passées : un baiser sous une pluie d’émeraude, le cri d’un nouveau-né dans une aube d’opale, la chute d’une feuille qui n’avait jamais touché le sol. C’était un cimetière d’instant, une galerie de secondes

pétrifiées dans la résine de l'univers.

— Vous arrivez au moment où le sablier oublie de couler, murmura une voix qui semblait naître du craquement d'une écorce millénaire.

L'Archiviste d'Ambre apparut au sommet d'un escalier dont les marches flottaient comme des nénuphars sur un étang d'or. Il était d'une minceur effrayante, vêtu d'une robe tissée dans des ailes de papillons fossilisés dont les motifs changeaient lentement, passant du brun automnal au jaune des soleils mourants. Sa peau était une parchemine translucide où l'on devinait, non pas des veines, mais des engrenages de lumière fine tournant avec une lenteur solennelle. Ses yeux étaient deux globes de résine sombre où brûlait une étincelle de savoir fatigué.

— Tisseuse de Vide, Gardien de la Discorde... vous portez sur vous l'odeur du changement, et c'est une senteur que cet endroit a appris à détester, dit-il en descendant les marches sans que ses pieds ne touchent la surface liquide.

Kaelen s'appuya contre une colonne de temps figé, son souffle court dégageant de petites brumes argentées.

— Nous cherchons le chemin vers le Noyau d'Iris, parvint-il à articuler, alors qu'une nouvelle plaque de cristal grignotait son épaule. Nous voulons briser ce prisme qui nous étouffe.

L'Archiviste laissa échapper un rire qui sonna comme des perles tombant sur un sol de velours. Il s'approcha de Kaelen, posant une main diaphane sur le bras cristallisé du guerrier. Elara vit les Fils de Trame se nouer autour de l'Archiviste en une pelote de lumière dorée, protectrice et implacable.

— Briser ? répéta le vieillard. Savez-vous ce qu'était Orizon avant que l'Aura ne déploie son manteau de couleurs ? C'était un royaume de grisaille et de pourriture. L'Entropie dévorait chaque fleur à peine éclos, chaque pensée avant qu'elle ne

devienne un mot. Le monde se délitait, s'effilochait comme un vieux tapis rongé par les mites du néant. L'Aura n'est pas une prison, jeune homme. C'est une armure. Un chef-d'œuvre de géométrie sacrée conçu pour arrêter la course du temps et préserver la splendeur du monde avant qu'il ne s'effondre dans le noir absolu.

Il tourna son regard vers Elara, et celle-ci sentit une pression immense sur son esprit, comme si elle était plongée dans un océan de miel chaud.

— Vous appelez cela une tyrannie chromatique, mais c'est une symphonie perpétuelle. Chaque habitant qui se fige en quartz devient une note éternelle dans le chant de l'existence. Ils ne meurent pas, Elara. Ils atteignent la perfection de l'immobilité.

— Une perfection sans cœur, répondit-elle, sa voix vibrant d'une fréquence argentée qui fit trembler les parois d'ambre. Ils ne sentent plus la caresse du vent, ils n'entendent plus le rire de la pluie. Vous avez sauvé le jardin en le transformant en pierre, mais un jardin de pierre ne fleurit jamais.

L'Archiviste se tourna de nouveau vers Kaelen, dont le visage était désormais marbré de veines bleues et violettes, un masque de beauté tragique.

— Regarde-toi, Gardien. La douleur te déchire, l'incertitude te ronge. Tes membres deviennent lourds, n'est-ce pas ? C'est le poids de ton humanité qui s'effondre. Mais regarde la clarté de ce bleu qui t'envahit. C'est la pureté. C'est la paix. Pourquoi lutter contre cette métamorphose ? En acceptant la stase, tu ne seras plus jamais seul, tu ne seras plus jamais faible. Tu seras un fragment de l'éternité, une étoile terrestre que le temps ne pourra plus jamais éteindre.

Kaelen regarda sa main, dont les doigts commençaient à se souder entre eux dans une élégance minérale. La tentation se lisait dans ses yeux : le repos, la fin de la lutte contre le flot implacable de l'Aura, la promesse d'une existence sans l'ombre d'un regret, figée dans une apothéose de lumière.

— Ne l’écoute pas, murmura Elara, s’approchant de lui, ses mains traçant dans l’air des sillons de vide qui déchiraient le voile ambré de la tour. La vie est un battement, Kaelen. C’est le mouvement entre deux silences. S’arrêter, c’est cesser de battre. Ce qu’il t’offre n’est pas la paix, c’est l’oubli habillé de reflets.

L’Archiviste fit un geste brusque, et l’ambre de la tour se mit à bouillonner. Des filaments d’or liquide jaillirent du sol, s’enroulant autour des chevilles de la Tisseuse pour l’ancrer dans cette réalité visqueuse.

— Tu es une erreur dans le calcul, Elara. Tu es le grain de sable qui veut briser le rouage. Regarde l’origine de ton monde !

D’un coup, les parois de la tour devinrent transparentes, révélant le passé d’Orizon. Ils virent des cités s’effondrer en poussière, des forêts se transformer en cendres sous un ciel vide et incolore. Ils virent les Premiers Architectes, des êtres de pure pensée, pleurer sur la fin de toute chose, avant de canaliser leurs dernières forces dans le Prisme Originel. Le premier cri de l’Aura fut une explosion de couleurs qui recouvrit la laideur du déclin, figeant la ruine pour en faire un monument de lumière.

— Nous avons choisi la beauté plutôt que le néant, clama l’Archiviste, sa voix résonnant comme un tonnerre de cristal. Préfères-tu voir Kaelen devenir une poignée de cendres dans le vent ou une statue de saphir que les siècles vénéreront ?

Kaelen ferma les yeux, une larme de quartz bleu roulant sur sa joue de porcelaine. Le monde autour de lui semblait ralentir. Les Fils de Trame qu’Elara manipulait n’étaient plus que des fils de soie lourde, impossibles à pincer. L’odeur de la résine l’étouffait, lui promettant un sommeil sans rêve dans le giron d’une éternité dorée.

Elara comprit alors que la tour n’était pas seulement un lieu de savoir, mais un piège de nostalgie divine. Elle ferma les yeux à son tour, non pour céder, mais pour chercher plus profondément en elle cette note discordante, ce vide créateur qui existait avant même que les couleurs ne soient inventées. Elle ne chercha pas à

combattre l'ambre, elle chercha à en ressentir la fragilité. Tout ce qui est figé finit par se fissurer.

Elle pinça un fil invisible, une corde faite de pur silence, et un son inaudible mais dévastateur parcourut la tour. Une fêlure apparut sur la paroi de la salle, une cicatrice sombre qui courait le long de l'ambre liquide.

— L'éternité est une peur déguisée en art, dit Elara, sa voix n'étant plus qu'un murmure d'outre-monde. Mais le cœur de l'univers compte ses battements, et chaque battement exige que la seconde suivante soit différente de la précédente.

La fissure s'agrandit, et l'air commença à siffler à travers elle, apportant avec lui l'odeur âpre et sauvage du monde extérieur, du monde qui saigne et qui change. Kaelen tressaillit, ses yeux s'ouvrant sur une réalité de nouveau mouvante. La pâleur bleue de sa peau ne disparut pas, mais le mouvement revint dans ses doigts, une volonté féroce repoussant la léthargie de l'or.

L'Archiviste d'Ambre recula, son corps de résine se craquelant sous l'effet de la dissonance. Son visage, autrefois serein, se tordit en une grimace de douleur ancestrale.

— Vous apportez la tempête dans le sanctuaire... vous allez tout détruire... la beauté... la mémoire...

— Nous apportons le lendemain, répondit Kaelen, sa voix retrouvant sa force de guerrier, même si ses pas demeuraient le lourd fardeau du cristal.

D'un geste coordonné, Elara et Kaelen s'élancèrent vers la faille. Derrière eux, la Tour du Temps Liquide commença à s'effondrer sur elle-même, l'ambre se solidifiant en éclats tranchants tandis que le mécanisme de l'Aura tentait désespérément de colmater la brèche de réalité. Ils tombèrent hors de la tour, roulant sur le sol de la plaine qui, déjà, reprenait ses couleurs changeantes et instables.

Au loin, le ciel commençait à virer au Violet de l'Inquisition, une teinte sombre et électrique qui annonçait que l'Aura avait perçu leur sacrilège. L'Archiviste et sa tour disparurent dans un vortex de lumière mourante, laissant derrière eux deux voyageurs marqués par la splendeur et la douleur, debout au milieu d'un monde qui n'en finissait plus de mourir et de renaître.

Le prochain battement de cœur approchait, et avec lui, le grondement d'un univers qui ne voulait plus dormir.

Chapitre 6

La Trahison de l'Ambre

L'air au sein de la Galerie des Éternités possédait la densité d'un songe oublié, une substance ambrée qui semblait ralentir le battement même des atomes. Dans ce sanctuaire de résine et de silence, chaque souffle d'Elara sculptait de petites fumerolles d'argent dans l'atmosphère dorée. L'Archiviste se tenait devant eux, silhouette filiforme drapée dans des soies d'une couleur que le ciel n'avait pas encore osé porter : un jaune de soufre mêlé à la pâleur des lunes mourantes. Ses doigts, longs comme des fuseaux d'os, caressaient les parois d'une alcôve où une nymphe de nacre se trouvait figée pour l'éternité, une larme de saphir suspendue à sa joue comme une étoile captive.

— Voyez-vous, murmura l'Archiviste, et sa voix était le froissement de parchemins millénaires sous le vent d'automne, le monde est une symphonie qui s'achève dans la cacophonie des souffles. L'Aura nous demande de changer, de muter, de mourir selon ses caprices chromatiques. Mais ici, sous le derme de l'ambre, la beauté ne trahit jamais. Elle demeure.

Elara sentit un frisson courir le long de ses Fils de Trame. Autour de ses doigts, les courants invisibles de la réalité commençaient à s'enrouler frénétiquement, virant au noir de jais, signe d'un péril imminent. Elle leva les yeux vers la voûte de la galerie : le plafond n'était qu'un immense vitrail liquide où stagnaient les mémoires des siècles passés. Elle vit le reflet de Kaelen, dont la silhouette massive semblait déformée par la lueur ambrée. Le bras gauche du guerrier, cette excroissance de cristal pur qui dévorait peu à peu sa chair, pulsait d'une lumière indigo, une résonance sourde qui faisait vibrer les dalles de porphyre sous leurs pas.

— Nous ne sommes pas venus pour devenir des reliques, Archiviste, dit Kaelen, sa voix résonnant comme un grondement de roche contre la banquise. Nous cherchons le chemin du Noyau. La carte que tu caches dans tes replis de temps.

L'Archiviste tourna son visage vers Elara. Ses yeux n'étaient que deux facettes de quartz poli, dépourvus de pupilles, reflétant l'image de la jeune femme en mille éclats d'opale. Un sourire, fin comme une coupure de papier, étira ses lèvres cendrées.

— Le Noyau est un brasier qui dévorera tes couleurs, Tisseuse. Pourquoi courir vers l'incendie quand on peut devenir un prisme éternel ? Ton don est une fleur de givre dans un désert de flammes. Si je te laisse partir, l'Aura te brisera. Si tu restes, tu seras le joyau de ma couronne de siècles. La plus belle pièce de ma collection de souffles suspendus.

D'un geste fluide, presque impalpable, le vieillard pressa une gemme encastrée dans son trône de corail. Instantanément, l'atmosphère changea. Le miel de l'air se mua en une gelée visqueuse, une sève translucide qui jaillit des jointures des murs. Elara tenta de reculer, mais ses pieds étaient déjà pris dans une gangue de verre liquide qui remontait le long de ses chevilles avec la faim d'une plante carnivore. Elle lança ses mains en avant, tentant de pincer les Fils de Trame pour déchirer le voile de la réalité, mais la substance ambrée étouffait les vibrations, rendant l'éther aussi muet qu'un tombeau.

— Ne lutte pas, Elara, susurra l'Archiviste en s'approchant, une cloche de verre flottant entre ses mains. L'immobilité est la forme ultime de la grâce.

Kaelen poussa un cri qui fut étouffé par la densité de l'ambre montant. Le liquide visqueux léchait déjà son torse, menaçant de pétrifier son cœur encore battant. Il sentit le froid du cristal progresser dans ses veines, le poids de son bras droit devenant une montagne de géode. C'était une agonie de lumière, une transformation où chaque cellule de son être se battait contre la rigidité minérale. Mais dans cet instant de

terreur, il comprit que sa malédiction était aussi sa seule arme.

Le Gardien de l'Harmonie ferma les yeux, plongeant sa conscience dans le gouffre de quartz qui remplaçait peu à peu son humanité. Il ne lutta plus contre la cristallisation ; il l'embrassa. Il appela à lui toute la force du prisme, forçant le flux de l'Aura à se concentrer dans son membre de pierre. Son bras se mit à irradier une lumière si intense que les murs d'ambre commencèrent à pleurer des larmes de résine brûlante.

— Brise-toi... murmura-t-il, les dents serrées contre la douleur qui lui déchirait l'épaule.

D'un coup violent, il frappa la paroi de verre liquide qui s'était déjà solidifiée autour de lui. Le choc fut celui d'une comète rencontrant un océan gelé. Un fracas de cathédrale s'écroulant emplit la galerie. Des ondes de choc bleutées parcoururent la substance ambrée, y dessinant des milliers de fissures pareilles à des toiles d'araignée de givre. Le verre vola en éclats, des fragments tranchants comme des lames de lumière tourbillonnant dans l'air.

L'Archiviste recula, sa cloche de verre éclatant entre ses doigts. Son visage de quartz se fissura, laissant échapper une vapeur irisée. Elara, libérée de l'étreinte visqueuse, roula au sol, ses mains d'argent griffant la poussière de cristal. Elle vit Kaelen, debout au milieu des débris, son corps entouré d'une aura électrique, son bras de cristal fumant comme s'il venait d'être forgé dans le cœur d'une étoile.

— La carte ! s'écria-t-elle.

Elle désigna une sphère de lumière qui flottait au-dessus de l'autel de l'Archiviste, une membrane de soie céleste où s'agitaient des constellations mouvantes. C'était la carte du Noyau d'Iris, un atlas de fluides et de reflets qui semblait respirer au rythme de l'univers.

L'Archiviste, dont la forme commençait à se déliter en une pluie de sable doré, tenta d'intercepter l'objet, mais Elara fut plus rapide. Elle projeta ses Fils de Trame comme des harpons de lumière, saisissant la sphère et l'attirant à elle. Au contact de ses doigts, l'artefact se déploya, inondant la salle de visions de paysages impossibles : des forêts de verre soufflé, des rivières de mercure et, au centre, le Noyau, battant comme un cœur de feu pur.

— Courons ! ordonna Kaelen, dont la voix s'éteignait dans un sifflement de fatigue.

Ils s'élancèrent vers la sortie, leurs pas écrasant les restes de la collection pétrifiée. Derrière eux, la galerie tout entière entamait sa métamorphose finale. Sans la volonté de l'Archiviste pour maintenir l'équilibre, l'ambre entraînait en fusion, devenant un fleuve de lave dorée qui consumait les souvenirs et les statues. Les murs de nacre se courbaient, les plafonds s'effondraient en cascades de diamants bruts.

Ils franchirent le seuil de la cité de nacre juste au moment où le ciel au-dessus d'Orizon virait au Vert de l'Oubli, une teinte émeraude profonde qui promettait d'effacer les traces de ceux qui osaient défier le Rite. Ils s'arrêtèrent un instant, haletants, au bord d'une falaise de craie surplombant les jardins pétrifiés.

Elara serra la sphère contre son cœur. Elle sentait la chaleur de la carte infuser sa peau, lui dictant le chemin à travers les méandres de ce monde agonisant. À ses côtés, Kaelen s'appuyait sur un pilier de basalte, son bras de cristal brillant d'une lueur résiduelle, un fardeau de beauté tragique qui marquait chaque pas vers leur destin.

Le monde trembla. Un battement sourd, venu des entrailles de la terre, fit vibrer l'horizon. C'était le cœur de l'Univers qui s'apprêtait à changer de rythme, une pulsation qui, bientôt, pourrait être la dernière. Ils ne se regardèrent pas, car l'heure n'était plus aux mots, mais à la course désespérée contre la lumière. Ils s'enfoncèrent dans les brumes de l'aube, laissant derrière eux le chant brisé d'une perfection de verre, vers l'horizon qui déjà réclamait leur sang et leur lumière.

Chapitre 7

Le Vertige des Sons-Couleurs

La Faille d'Opale ne s'ouvrait pas comme une blessure dans le sol, mais comme un soupir de lumière entre deux battements de cils du monde. À l'instant où Elara et Kaelen franchirent le seuil de ce non-lieu, la pesanteur devint une notion oubliée, un vestige d'un ancien rêve de pierre. L'air, d'ordinaire si fluide, se mua en une gelée d'iridescence, un océan de nacre suspendu où chaque mouvement propageait des ondes de saphir et d'ambre. Ici, le ciel et la terre s'étaient mariés dans un chaos de reflets, et la ligne d'horizon n'était plus qu'un ruban de soie déchiré par des griffes d'argent.

Elara sentit le premier cri avant de l'entendre. Ce n'était pas un son, mais une déflagration d'indigo qui heurta ses tempes avec la violence d'une marée hivernale. Elle chancela, ses mains cherchant instinctivement les Fils de Trame, ces cordes de harpe invisibles qui soutenaient la carcasse de la réalité. Elle les vit alors, palpitants, saturés par l'agonie chromatique de la Faille. Ils ne vibraient plus, ils hurlaient en fréquences d'ultraviolet et de pourpre sombre.

— Kaelen, ne regarde pas les sons ! s'écria-t-elle, mais sa voix ne fut qu'une traînée de poussière dorée s'échappant de ses lèvres, une image sans écho dans ce royaume où les sens s'étaient inversés.

Le Gardien de l'Harmonie ne répondit pas. Il était courbé, une statue de chair luttant contre l'invasion minérale. Son bras droit, jadis protecteur et puissant, n'était plus qu'une branche de quartz d'un blanc laiteux, traversée de veines bleutées qui palpaient d'une lumière malade. Le cristal avait déjà dévoré son coude, et sous la peau de son épaule, on devinait la progression inexorable des pointes de verre. À

chaque spasme de la Faille, un craquement sec, pareil au gémissement d'une banquise qui se meurt, s'échappait de son membre pétrifié. Une nouvelle fissure, fine comme un cheveu de fée mais profonde comme un abîme, venait de zébrer son poignet de cristal.

Le chaos sensoriel s'intensifia. Un grondement de vert émeraude monta des profondeurs, si éblouissant qu'il priva Kaelen de la vue, le frappant d'une cécité de lumière. Pour lui, le monde n'était plus qu'un tonnerre visuel, une tempête d'éclats de soleil qui lui lacéraient les rétines. Il trébucha sur une racine de vent, ses doigts de quartz raclant le vide dans un tintement de carillon funèbre.

— Je ne vois plus que le bruit... Elara... murmura-t-il, et chaque mot tombait sur le sol invisible comme des gouttes de plomb fondu.

Elara s'élança vers lui, ses doigts tachés d'encre d'argent s'agitant dans l'éther. Elle ne marchait pas, elle naviguait sur les courants de l'Aura, ses pieds effleurant des nuages de soufre liquide. Elle saisit la main saine de Kaelen — celle qui brûlait encore d'une chaleur humaine — et ferma les yeux pour ne plus être trompée par le tumulte des couleurs hurlantes. Elle devait devenir la boussole dans ce prisme dément.

Elle tendit son esprit vers les Fils de Trame. Ils étaient emmêlés, formant des nœuds de détresse d'un orange strident. Elara les pinça avec la délicatesse d'une tisseuse d'étoiles. Sous son toucher, une note pure, un blanc immaculé, naquit dans le tumulte. C'était le silence du premier matin du monde. Cette vibration créa un sentier de calme, une passerelle de cristal stable au milieu de la fureur sensorielle.

— Suis le rythme de mon sang, Kaelen, ordonna-t-elle intérieurement, projetant sa pensée dans l'esprit du guerrier. Ne compte pas les pas, compte mes battements de cœur.

Ils progressèrent ainsi, deux ombres fragiles perdues dans une cathédrale de verre brisé. Autour d'eux, les lois de la physique s'effiloçaient comme une vieille tapisserie. Des fragments de jardins pétrifiés flottaient dans les airs, des roses de grès dont le parfum sentait le métal froid et le temps oublié. Des cascades d'eau lourde montaient vers le zénith, se transformant en oiseaux de mercure avant de se dissoudre dans des éclairs de jaune acide.

Kaelen s'effondra brusquement sur un genou. Son bras de quartz devint soudainement d'une lourdeur insoutenable, une ancre de pureté cruelle qui cherchait à le ramener vers le silence éternel du sol. Une décharge de cramoisi sauvage traversa la Faille, et le son qu'elle produisit fut celui d'un millier de miroirs se brisant simultanément. L'onde de choc frappa le bras de Kaelen de plein fouet.

Un cri de supplicé déchira la gorge du Gardien. Une fissure majeure venait de s'ouvrir du poignet jusqu'à l'épaule, libérant une sève de lumière bleutée qui s'évaporait au contact de l'air. Le cristal se transformait, devenant plus tranchant, plus complexe, une excroissance géométrique qui dévorait sa propre existence.

— Mon corps... il chante sa fin... haleta Kaelen, ses yeux fixant avec une fascination d'épouvante les facettes qui poussaient sur sa peau.

Elara sentit la panique monter, une marée noire qui menaçait de submerger son don. Si Kaelen devenait entièrement statue ici, dans ce vortex de sons-couleurs, son âme resterait prisonnière d'une fréquence éternelle de douleur. Elle s'agenouilla devant lui, ignorant le bleu aveuglant qui tentait de lui dévorer les mains. Elle posa ses paumes sur le cristal brûlant de son bras.

Elle ne chercha pas à guérir — c'était impossible — mais à harmoniser. Elle commença à chanter, non pas avec sa voix, mais avec ses doigts sur les Fils de Trame. Elle joua une mélodie de terre mouillée, de racines s'enfonçant dans l'humus, de pluie douce sur la mousse. Elle injecta dans la structure cristalline la souplesse de

la vie organique, la fragilité des choses qui naissent et qui meurent.

Le quartz sembla s'apaiser. La lueur agressive se mua en un reflet de lune sur un lac paisible. La fissure ne se referma pas, mais elle cessa de ramper. Kaelen retrouva son souffle, ses sens se réalignant brièvement sur la réalité d'Elara.

— La sortie est là, murmura-t-elle, pointant une déchirure dans le voile de la Faille où la lumière n'était plus un cri, mais une simple promesse d'aube.

Ils se relevèrent, unissant leurs forces déclinantes. Ils traversèrent les dernières vagues de l'Opaline, là où les sons devenaient des formes géométriques et où les couleurs se goûtaient comme des fruits amers. Kaelen portait son bras de verre comme une relique sacrée et maudite, chaque mouvement étant un défi lancé à la statuaire de l'univers.

Lorsqu'ils franchirent enfin la limite de la Faille, ils furent expulsés sur un tapis de cendres argentées. Le silence qui les accueillit fut plus assourdissant que toutes les tempêtes chromatiques qu'ils venaient de traverser. C'était un silence de tombeau, ou peut-être de commencement.

Elara s'écroula, ses doigts saignant d'une encre plus sombre que jamais. Elle leva les yeux vers Kaelen. Sous le ciel d'un gris de plomb, le bras du Gardien brillait d'une beauté tragique, une œuvre d'art inachevée dont le prix était la vie. Les Fils de Trame autour d'eux étaient maintenant tendus à l'extrême, vibrant d'une tension de fin du monde.

Au loin, le Noyau d'Iris pulsait. Un battement sourd, immense, fit trembler les fondations de la terre sous leurs corps meurtris. Le rythme de l'Univers changeait à nouveau, plus rapide, plus fiévreux. Le temps des couleurs était passé ; celui du grand gel blanc approchait, et avec lui, le dernier soupir des cœurs de chair.

Chapitre 8

L'Agonie de l'Harmonie

Le vent ne soufflait plus ; il s'était transformé en une respiration saccadée, un râle de verre pilé s'écoulant entre les dents d'un géant invisible. Sous les pieds d'Elara, la cendre argentée ne se contentait pas de crisser, elle murmurait les noms des disparus, ceux dont les âmes avaient été bues par les caprices de l'azur ou les colères du pourpre. Devant eux, l'horizon n'était plus une ligne, mais une blessure ouverte où le ciel et la terre se confondaient dans une agonie de pigments. L'Aura, cette conscience chromatique qui avait autrefois bercé Orizon de ses harmonies réglées, sombrait dans une folie convulsive.

Le ciel hoqueta. En un battement de cil, le gris de plomb s'évapora pour laisser place à un vert de malachite si violent qu'il semblait vouloir arracher les pupilles de leurs orbites. Elara sentit une vague de jalousie viscérale, l'émotion de cette teinte, lui mordre les entrailles. Elle se plia en deux, ses mains griffant le sol cendreuse. Puis, le vert s'effondra dans un améthyste profond, lourd d'une mélancolie de fin des temps. Le rythme de ces changements s'accélérait, devenant une tachycardie cosmique qui faisait vibrer la réalité elle-même.

— Le Battement... murmura Kaelen.

Sa voix sonnait comme le choc de deux flûtes de cristal. Elara leva les yeux vers lui et un frisson de terreur sacrée la parcourut. Le Gardien de l'Harmonie n'était plus tout à fait un homme. Son épaule droite avait muté en une géode de quartz fumé, et des veines de saphir couraient désormais le long de sa mâchoire, pétrifiant son expression dans un masque de beauté tragique. À chaque pulsation de l'Aura, la lumière se reflétait dans sa chair transformée, projetant des arcs-en-ciel malades sur la poussière.

Soudain, le monde se figea.

Ce n'était pas un arrêt du temps, mais une suspension de la matière. Les cendres qui volaient au gré des turbulences restèrent suspendues dans l'air, telles des étoiles mortes prisonnières d'un ambre invisible. Elara sentit ses poumons se changer en plomb, son sang cesser de couler. Elle était une statue de chair dans un jardin de débris. Puis, avec un craquement sourd qui résonna dans la moelle de ses os, la vie reprit son cours. La stase venait de passer, laissant derrière elle une odeur d'ozone et de fleurs fanées.

— Nous devons courir, Elara. Le prochain sursaut pourrait nous emmurer à jamais dans cet instant, prévint Kaelen, dont le mouvement était désormais entravé par le poids de son propre bras cristallisé.

Ils s'élancèrent vers les contreforts du Noyau d'Iris. Les montagnes de nacre qui entouraient le sanctuaire semblaient fondre sous l'instabilité du ciel. Des cascades de lumière liquide coulaient le long des parois, sculptant des stalactites d'émotions pures qui se brisaient au sol dans des explosions de joie ou de terreur. Elara ne regardait plus le sol. Ses yeux étaient fixés sur les Fils de Trame. Ils étaient là, partout, comme des racines d'argent arrachées à la terre, fouettant l'air avec une violence désespérée.

Elle tendit la main, ses doigts tachés d'encre sombre cherchant à saisir l'impalpable. En pinçant un fil de couleur indigo, elle sentit une décharge de calme absolu traverser son bras. Elle tira sur la fibre, la tressant autour d'eux, créant un sillage de stabilité relative dans l'océan de chaos. Sous son action, la réalité reprenait une forme plus douce, les couleurs cessant de hurler pour un bref instant.

— Tu les domptes, s'émerveilla Kaelen, bien que son œil gauche fût désormais cerclé d'une couronne de diamant qui l'empêchait de ciller.

— Je ne fais que leur demander de nous laisser passer, répondit-elle, la voix brisée par l'effort. Mais ils sont tendus comme des cordes d'arc prêtes à rompre. L'Aura ne veut plus être vue, Kaelen. Elle veut devenir le prisme unique.

Ils atteignirent les premières marches du Noyau. Ce n'était pas une forteresse, mais une fleur géométrique de la taille d'une cité, dont les pétales de verre poli s'élevaient vers le zénith en spirales infinies. Au centre, une lueur pulsait avec une régularité effrayante, un cœur de lumière blanche qui semblait aspirer toute la couleur du monde pour ne laisser qu'un vide étincelant.

À mesure qu'ils approchaient, les sautes d'humeur du ciel devinrent frénétiques. Le Cramoisi du sacrifice s'abattit sur eux comme une pluie de sang chaud. Elara sentit une impulsion meurtrière lui brûler les veines, l'envie de plonger ses doigts dans la poitrine de Kaelen pour en arracher le cristal. Elle hurla, luttant contre la suggestion de la couleur, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à ce que l'encre argentée coule et neutralise la rage rouge.

Le ciel vira instantanément à l'Or. Une extase foudroyante les faucha. Kaelen tomba à genoux, un rire dément s'échappant de ses lèvres de pierre alors que ses jambes se changeaient lentement en colonnes de topaze. Elara, elle, voyait des constellations naître dans ses propres larmes. C'était le piège ultime : mourir dans la beauté, s'effacer dans la joie pure d'une couleur qui ne connaît pas de fin.

— Kaelen ! Regarde-moi ! cria-t-elle en saisissant son visage.

Le contact de sa peau contre le quartz froid du Gardien fut comme un choc électrique. Elle puisa dans le vide en elle, cette absence de couleur qu'elle avait toujours cultivée comme un refuge, et l'insuffla dans les Fils de Trame environnants. Elle ne pinçait plus les cordes ; elle les étouffait. Le monde autour d'eux devint terne, gris, presque mort, mais c'était un gris qui les sauvait. L'extase dorée recula, laissant Kaelen pantelant, sa jambe droite désormais figée dans une pose éternelle de suppliant.

— Nous y sommes presque, souffla-t-il, désignant d'un geste lourd le dôme d'énergie brute qui protégeait l'entrée du Noyau.

Le dôme n'était pas fait de matière, mais de musique pure et de lumière blanche, une barrière de fréquences si hautes qu'elle en devenait solide. C'était l'armure de l'Aura, le rempart contre tout ce qui n'était pas l'Harmonie parfaite. Derrière ce voile, le temps semblait ne plus avoir de prise, mais à l'extérieur, le monde continuait de se pétrifier par saccades. Un arbre de corail, à quelques mètres d'eux, se figea brusquement en plein mouvement, ses feuilles de verre s'éparpillant sur le sol en une pluie de diamants inutiles.

Elara s'avança vers le dôme. Elle pouvait voir les battements de l'Univers se répercuter sur la surface irisée de la barrière. Chaque pulsation envoyait une onde de choc qui faisait trembler les fondations du monde. Elle savait que toucher cette énergie revenait à plonger sa main dans un soleil. Mais derrière elle, Kaelen n'était plus qu'une silhouette de lumière et de pierre, une relique d'humanité s'effaçant sous le poids des gemmes.

Elle posa ses mains sur la paroi vibrante.

La douleur fut une mélodie stridente qui remonta le long de ses bras, dévorant ses souvenirs, ses peurs, son identité. Elle vit l'origine du monde, une goutte de peinture tombée dans un océan d'obscurité. Elle vit le premier cri qui devint le premier bleu, le premier rire qui engendra le premier jaune. Et elle vit la fatigue de l'Aura, ce grand prisme qui, à force de vouloir tout embellir, avait fini par tout emprisonner dans sa perfection.

Ses doigts de tisseuse trouvèrent la faille. Ce n'était pas une fissure physique, mais un silence dans la symphonie, une note manquante qu'elle seule, la paria du vide, pouvait combler. Elle ne força pas le passage. Elle se laissa devenir une ombre, une absence

de teinte, une nuance que l'Aura ne pouvait ni comprendre ni rejeter.

Le dôme oscilla, les couleurs se mêlèrent en un tourbillon grisâtre, puis la membrane céda avec le soupir d'une harpe qui se brise.

Ils basculèrent à l'intérieur.

Le silence qui les accueillit était d'une pureté effrayante. Ici, dans le cœur du Noyau d'Iris, le Battement était assourdissant de calme. L'air était saturé d'une vapeur de nacre, et au centre de la salle immense, suspendu au-dessus d'un abîme de lumière, flottait le Prisme Originel. C'était une structure complexe, mouvante, un polyèdre de pure volonté qui dictait les teintes de l'existence.

Kaelen s'effondra sur le sol de cristal, son corps émettant un cliquetis métallique. Il leva vers Elara un regard où l'humanité ne luttait plus que dans une mince pupille de chair, le reste n'étant que facettes et reflets.

— Finis-en, Elara, murmura-t-il, alors qu'une fleur de quartz perçait doucement sa poitrine. Avant que le dernier battement ne nous transforme en souvenirs de verre.

Elara s'avança vers l'autel de lumière, ses mains d'encre argentée prêtes à défaire la trame du monde, alors que dehors, le dernier lambeau de ciel se figeait dans une blancheur absolue, le linceul d'un univers qui n'avait plus la force de rêver en couleur.

Chapitre 9

Le Grand Prisme Originel

La respiration du monde s'était tue, laissant place à un silence de givre et d'ambre, un vide si dense qu'il semblait peser sur les paupières comme une mer d'huile oubliée. Au centre de cette nef de nacre, où les murs semblaient faits de nuages pétrifiés, le Grand Prisme Originel palpitait. Il n'était pas un objet, mais une blessure de lumière dans le tissu de l'invisible, une géométrie de colères chromatiques et de désirs d'opale, tournoyant sur elle-même avec la lenteur majestueuse d'une galaxie mourante. Chaque facette de ce joyau suspendu crachait des éclairs de teintes impossibles, des violets qui hurlaient et des ors qui pleuraient, dictant aux lointaines cités d'Orizon le rythme de leurs agonies esthétiques.

Elara s'avança, ses pieds ne rencontrant qu'un sol de transparence absolue, sous lequel tourbillonnaient des nébuleuses captives. Ses doigts, marqués par l'encre argentée des tisseurs de vide, frémissaient. Elle voyait désormais le monde tel qu'il était réellement : une harpe colossale de vibrations éthérées. Devant elle, s'élevant du cœur même du Prisme, se dressait le Fil de Trame Originel. C'était une corde d'argent liquide, plus fine qu'un cheveu de comète, mais si lumineuse qu'elle semblait porter le poids de chaque rêve jamais rêvé par les hommes. Il chantait une note si basse qu'elle faisait vibrer les os d'Elara, une vibration qui murmurait le nom de chaque étoile.

Derrière elle, un fracas de vitrail brisé déchira l'air de nacre. L'Aura, sentant la menace au cœur de son propre sanctuaire, dépêchait ses émanations protectrices. Ce n'étaient pas des soldats de chair, mais des tourbillons de fureur chromatique, des formes anguleuses nées de la réfraction pure, semblables à des éclats de miroirs vivants. Ils glissaient sur le sol de cristal avec un bruissement de feuilles de métal.

Kaelen se redressa, une statue de chair luttant contre l'invasion du minéral. Son bras droit n'était plus qu'une branche de quartz fumé, ses articulations grinçaient comme des gonds de temple antique. Pourtant, il s'interposa entre la tisseuse et les spectres de couleur. Sa voix n'était plus qu'un écho de cloches lointaines.

— Ne te détourne pas, Elara, gronda-t-il alors qu'une émanation d'un bleu électrique se jetait sur lui. Je serai ton rempart de pierre jusqu'à ce que le dernier battement s'éteigne.

D'un geste lent, Kaelen intercepta une lame de lumière indigo. Le choc ne produisit aucun sang, seulement une pluie de poussière d'étoiles et un craquement de géode brisée. Il n'était plus tout à fait un homme, mais un prisme de volonté, détournant les rayons mortels de l'Aura par la seule force de son sacrifice. Chaque coup reçu gravait de nouvelles facettes sur son visage, polissant sa peau en un miroir d'une tristesse infinie.

Elara tendit la main vers le Fil Originel. Ses yeux, devenus deux perles de mercure, reflétaient la danse chaotique du Prisme. Elle sentit la pulsation de la création contre la pulpe de ses doigts. Mais alors qu'elle s'apprêtait à pincer la corde d'argent, une vision la foudroya, plus limpide qu'une source de haute montagne.

Le Fil n'était pas seulement la prison du monde ; il en était la sève. S'il venait à se rompre, la tyrannie chromatique de l'Aura s'effondrerait, certes, mais avec elle s'envolerait toute la magie qui irriguait les veines d'Orizon. Les jardins de vent tomberaient en poussière grise. Les cités de nacre deviendraient des squelettes de chaux. Et surtout, Kaelen, dont l'âme n'était plus maintenue dans son enveloppe de cristal que par les courants harmoniques du Prisme, s'évaporerait comme une brume matinale sous un soleil de plomb. Le lien qui les unissait, cette résonance qui faisait battre leurs cœurs à l'unisson malgré la distance et l'interdit, n'était qu'une note dans cette symphonie maudite.

— Kaelen ! cria-t-elle, sa voix se perdant dans le rugissement de la lumière. Si je brise la trame, tout ce que nous sommes disparaîtra. La couleur ne sera plus qu'un souvenir, et toi... tu ne seras plus rien.

Le Gardien de l'Harmonie venait de perdre sa jambe gauche, transformée en un pilier de calcite immobile, mais il ne faiblit pas. Il se tourna vers elle, et dans son regard, Elara vit non pas la peur, mais une paix souveraine, l'éclat d'un horizon qui n'a plus besoin d'artifice pour exister.

— La beauté qui naît de la chaîne n'est qu'une insulte à la vie, murmura-t-il. Je préfère n'être que de l'ombre dans un monde libre que de rester un joyau dans cette cage d'éclats. Pince le fil, Elara. Offre-nous la grâce du silence.

L'Aura poussa un hurlement de fréquences inaudibles, une tempête de cramoisi et de vert émeraude qui s'abattit sur Kaelen, l'ensevelissant sous une avalanche de cristaux protecteurs. Le Prisme Originel accéléra sa rotation, devenant un soleil de fureur, une roue de feu divin cherchant à calciner l'intruse.

Elara ferma les yeux. Elle ne vit plus avec sa chair, mais avec son âme d'encre. Elle sentit les milliers de fils qui reliaient chaque battement de cœur de la cité à ce noyau central. Elle vit la douleur des mères dont les enfants devenaient de marbre, l'agonie des amants figés dans une étreinte de quartz. Elle sentit la fatigue de l'Univers, lassé de devoir porter ces couleurs trop lourdes, ces masques de lumière qui étouffaient la simple vérité de l'existence.

Ses doigts argentés se refermèrent sur le Fil Originel. La corde était froide comme une larme de lune.

Elle ne se contenta pas de le pincer ; elle y mit toute sa vie, toute sa perte, tout son amour pour l'homme-statue qui se battait derrière elle. Elle tira sur la trame du monde

comme on arrache une racine de souffrance au cœur d'un jardin dévasté.

Le son qui suivit fut au-delà de l'ouïe. Ce fut un déchirement de soie à l'échelle des constellations. Le Fil d'argent se rompit, se rétractant en une spirale de vide pur.

Pendant un instant suspendu, le temps lui-même se figea, une goutte d'eau arrêtée dans sa chute. Puis, le Prisme Originel explosa. Pas avec violence, mais avec une lassitude infinie. Les facettes se transformèrent en pétales de fleurs fanées, en flocons de neige incolore, en simples grains de sable. L'Aura, déchu de sa splendeur tyrannique, se dissipa en une vapeur grise, un soupir de brouillard s'échappant d'une bouteille brisée.

L'obscurité, la vraie, la douce obscurité du repos, envahit la salle de nacre.

Elara tomba à genoux, les mains vides de leur encre d'argent, ses doigts redevenus simples, humains, fragiles. Elle chercha Kaelen dans le crépuscule qui s'installait.

Il était là, mais la lumière qui l'habitait s'était éteinte. Sa silhouette de cristal s'effritait, les morceaux de quartz tombant sur le sol avec le bruit de la pluie sur un toit d'ardoise. Sous la carapace de pierre, elle vit un instant une peau tiède, une main qui chercha la sienne, puis le miracle s'effaça. La magie qui l'avait transformé et celle qui le maintenait en vie s'étaient envolées ensemble.

Le ciel d'Orizon, visible par les larges ouvertures de la coupole, ne changeait plus. Il n'était ni or, ni bleu, ni sang. Il était d'un gris de perle, profond, immense, le gris d'une aube qui n'avait plus rien à prouver. Le silence n'était plus un verdict, mais une promesse.

Elara posa sa tête contre ce qui restait de l'autel. Son propre cœur battait, une percussion sourde et régulière, dénuée de toute résonance surnaturelle. C'était un battement lourd, fatigué, mais c'était le sien. Dans le lointain, elle entendit le premier

vrai bruit du monde nouveau : le pleur d'un enfant qui n'était plus en verre, le murmure d'un vent qui ne portait plus de couleurs, le simple froissement de la poussière redevenue terre.

Elle ferma les yeux, sentant sur son visage la fraîcheur d'un air qui n'était plus une conscience, mais simplement un souffle de liberté. Une larme, limpide et sans reflet magique, coula sur sa joue avant de se perdre dans l'ombre d'un univers qui apprenait enfin à dormir sans rêver.

Chapitre 10

Le Premier Souffle Incolore

Le cristal au cœur du sanctuaire ne se contenta pas de se briser ; il s'évapora en un soupir de lumière si violent que le temps lui-même parut plisser ses paupières. Elara, les doigts encore crispés sur les fils de trame qu'elle avait tendus jusqu'à l'agonie, sentit la vibration originelle remonter le long de ses bras comme un courant de sève glacée. Le Noyau d'Iris, cette pupille géante qui surveillait les âmes d'Orizon depuis l'aube des âges, vola en éclats de vide. Ce ne fut pas un fracas de pierre, mais une symphonie de verre broyé, un accord dissonant qui déchira le voile chromatique suspendu au-dessus du monde.

L'Aura, cette conscience de nacre et de sang qui dictait le rythme des poumons et la teinte des pensées, poussa un dernier cri muet. Dans le ciel, le Cramoisi, qui s'apprêtait à dévorer l'horizon pour le rite du soir, se délava brusquement, s'écoulant comme une aquarelle sous une averse soudaine. L'Azur, jadis pesant comme un linceul de plomb, s'effiloça en lambeaux de brume pâle, laissant entrevoir pour la première fois l'immensité béante de ce qui se trouvait au-delà.

Kaelen s'effondra aux pieds de l'autel, ses genoux heurtant le sol avec le bruit sourd de la chair retrouvée. La cristallisation qui rampait le long de son flanc, transformant ses côtes en une cage de quartz impitoyable, s'arrêta net. Elara vit, avec une fascination mêlée d'effroi, la pierre précieuse se ternir, perdre sa transparence maléfique pour devenir une cicatrice opaque, une trace de givre pétrifié désormais inoffensive. Il n'était plus une statue en devenir ; il redevenait un homme, un assemblage fragile d'eau et de poussière, rendu à la grâce de sa propre finitude.

— Elara... murmura-t-il, et sa voix n'avait plus le timbre métallique des cloches du

temple.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle regardait ses propres mains. L'encre argentée qui tachait ses doigts s'estompait, absorbée par sa peau, comme si la trame du monde n'avait plus besoin de traductrice. Les courants invisibles qu'elle pinçait jadis pour altérer le destin s'étaient évaporés, laissant place à une absence de tension si profonde qu'elle crut un instant s'envoler. Le monde n'était plus une harpe ; il était devenu un silence fertile.

Autour d'eux, la cathédrale de vent, dont les piliers étaient faits de souffles colorés, s'affaissa doucement. Les structures de nacre perdirent leur éclat surnaturel, révélant la porosité de la pierre ordinaire, la noblesse de la roche qui accepte de s'éroder. C'était la fin de la perfection. C'était le début du flétrissement, cette beauté suprême que l'Aura avait toujours refusée aux mortels.

Le prisme originel n'était plus qu'une poussière de diamants jonchant le sol, des grains de sable qui ne reflétaient plus rien d'autre que la lumière mourante du jour. Elara s'approcha de la grande ouverture de la coupole. Le spectacle qui s'offrait à elle était celui d'une naissance inversée. Dans la cité de nacre, en contrebas, les jardins pétrifiés commençaient à frémir. Les fleurs de cristal, figées depuis des siècles dans une floraison éternelle et stérile, perdaient leurs pétales de verre. À leur place, des tiges brunes et tordues apparaissaient, portant en elles la promesse d'une odeur de terre et de sève.

Le ciel d'Orizon, débarrassé de ses humeurs tyranniques, se stabilisait dans une teinte qu'aucun habitant n'avait jamais osé nommer : un gris de perle, profond et immense, le gris d'une aube qui n'avait plus rien à prouver. Ce n'était pas la tristesse, mais la neutralité absolue, la toile vierge sur laquelle le temps pourrait enfin inscrire ses propres rides.

— L'Aura est partie, dit Elara, et ses mots semblèrent flotter dans l'air froid sans être

emportés par un courant magique. Elle ne nous regarde plus. Elle ne nous juge plus.

Elle sentit une présence à ses côtés. Kaelen s'était relevé, sa démarche encore incertaine, le poids de son corps redevenu humain lui pesant sur les muscles. Il posa sa main sur le rebord de pierre, et là où le quartz avait jadis mordu sa chair, une peau d'une blancheur de lait portait désormais les stigmates de la libération. Ils n'étaient plus des chefs-d'œuvre de l'Aura, mais des ébauches d'eux-mêmes, des êtres inachevés et magnifiques dans leur imperfection.

Au loin, au-delà des remparts de la cité, la forêt de verre s'éteignait. On entendait le fracas des arbres de silice qui s'effondraient, laissant place à la rumeur sourde des torrents redevenus liquides. Le monde ne battait plus au rythme d'un seul cœur chromatique ; il se fragmentait en un milliard de petits souffles indépendants, en une multitude de battements désordonnés.

Elara posa sa tête contre ce qui restait de l'autel. Son propre cœur battait, une percussion sourde et régulière, dénuée de toute résonance surnaturelle. C'était un battement lourd, fatigué, mais c'était le sien. Dans le lointain, elle entendit le premier vrai bruit du monde nouveau : le pleur d'un enfant qui n'était plus en verre, le murmure d'un vent qui ne portait plus de couleurs, le simple froissement de la poussière redevenue terre.

Kaelen tourna son visage vers le zénith incolore. Une brise légère, la première qui ne fût pas chargée du parfum entêtant de l'Or ou de l'Azur, vint caresser ses cheveux. C'était un air pur, presque métallique de froideur, le souffle d'un hiver qui avait enfin le droit d'exister.

— Nous allons mourir, un jour, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une étrange douceur.

Elara sourit, et pour la première fois, son iris ne changea pas de teinte pour refléter ses émotions. Ses yeux restèrent d'un gris limpide, accordés à la clarté nouvelle de

l'horizon.

— Oui, répondit-elle. Nous allons vieillir, nous allons nous lasser, et nous finirons par rejoindre le sol. Nous ne serons pas des statues dans une galerie éternelle. Nous serons de la terre qui nourrit les arbres.

Elle ferma les yeux, sentant sur son visage la fraîcheur d'un air qui n'était plus une conscience, mais simplement un souffle de liberté. Une larme, limpide et sans reflet magique, coula sur sa joue avant de se perdre dans l'ombre d'un univers qui apprenait enfin à dormir sans rêver.

FIN

Merci d'avoir lu "Compte Tes Battements de Coeur"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)